

Valcogne

LE VIEIL HOMME

ET

L'AMÈRE



Valcogne

Le Vieil homme et
l'Amère

© Valcogne, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-2637-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE 1

S'il avait jadis touché la reine des trilogies, dans le désordre, argent, santé, amour, Richard devait à présent jouir du premier, ménager la seconde, honorer le troisième.

Lesté d'une alcoolémie de trois grammes par litre de sang, prise de stupéfiant en prime, huit ans plus tôt un chauffard tua sa fille de trente-neuf ans, célibataire, sans enfant, et son adorable épouse, soixante-cinq ans.

Maussade, il reposa le livre acheté la veille. Son titre était emprunté à une chanson célèbre. Il en avait lu cent pages. Son verdict, radical, tenait peut-être plus de son humeur qu'aux qualités de l'ouvrage. Après tout, édité, il devait être bon.

Il détailla depuis la baie vitrée du quatre étoiles les bâtiments sans charme, encroûtés de pollution grise, de la ville. « Nec cesso, nec erro ». « N'ai de cesse, ni n'erre. », devise de Louis Quatorze, dansait dans sa tête. Il s'y accrochait. Ses intimes disparaissaient, emportés par, cancers, maladies improbables, vent de Villon, vieillesse. Laminé, à quatre-vingt-ans, il avait délaissé affaires, prérogatives, rang. Le confinement imposait de rester au pays, le monde attendrait. Il avait voyagé sur tous les continents, profité de sa jeunesse, sa vie de couple. Des tonnes de souvenirs le soutenaient. Après avoir tout vendu, l'appartement parisien, ses actions, une résidence secondaire à Granville, des biens mobiliers, il se promenait, voguait, libre, sur la mer infinie de possibles, d'inattendus, qu'on nomme « la vie ».

Il subissait les tracasseries communes aux vieillards, se soignait, dépensait, vivait à sa guise. Là, il louait une suite au BlackBerry. Sous l'anglicisme à l'humour bourrin de l'enseigne œuvrait un prestigieux chef Gaulois. Du monde entier, touriste, friand de jouir de « L'art de vivre à la Française », on réservait très tôt. Perfectionniste, talentueux, attentionné envers ses hôtes, jamais qualifiés de

« clients », monsieur Rondet, trilingue, quittait piano, brigade, s'enquérât des vœux de ses visiteurs épicuriens. Pusillanimes, hésitants, coincés, étaient rares. À la plus infime réticence il échangeait plat, dessert, vin. Tout s'arrangeait.

La veille une pluie longtemps espérée arrosait l'Indre. Après les sécheresses à répétition les nappes phréatiques amorçaient leur recharge. Paysans, particuliers, industriels, préfet, retrouvaient le sourire. Sous les auspices du soleil printanier son moral remontait. Mercredi, jour des enfants, le personnel féminin était réduit. La jeune camériste le croisa dans l'escalier, signala passer pour le ménage. Il utilisait peu l'ascenseur, pour rester en forme.

Elle s'appelait Marianne. Blonde naturelle, ses profonds quinquets mauves dignes d' Elisabeth Taylor, joues pleines, taille fine, poitrine ferme, jambes harmonieuses, le galvanisaient. Riche, élégant, poli, sympathique, elle l'appréciait. Souvent déçue par des garçons de son âge et d'autres plus mûrs, elle avait décidé de passer à autre chose. Il correspondait à ses attentes. Qu'il ait quatre fois son âge ne la perturbait pas. Au fil des années, Richard, endeuillé, libido en berne, n'avait désiré personne. Il en allait autrement avec elle. Entre deux allées et venues elle l'avait gratifié d'une caresse d'anthologie. Sans rien exiger en retour. Un baiser, aussi sincère fut-il, n'exprimerait assez sa gratitude pour ce qu'elle lui apportait. Remarquant ses minuscules boucles d'oreille d'argent massif il opta, considérant sa personnalité franche, enjouée, pour l'achat d'un cadeau chez le joaillier du centre. À cette seconde rencontre lui offrit un fin collier assorti à ses bijoux. Ravie, elle l'embrassa, consulta sa montre, mutine, libéra ses cheveux miel. Une mèche occulta son œil droit, effleura son sein.

— J'ai vingt minutes.

Richard se déshabilla en hâte. Marianne jeta pêlemêle chaussures, blouse, pantalon, gilet, soutien-gorge. Ils abordèrent les rives des fleuves Plaisir et Félicité.

Plus tard une honte rétrospective habita Richard. L'image, l'âme peut-être, de Sylvie, son épouse, effleurait sa conscience, douce plume, questionnant, sans paraître l'accabler ou le juger :

— J'existe encore un peu pour toi ?

— Tu me manques, terriblement. Ne m'en veux pas. Répondit-il, souhaitant que son message l'atteigne.

Il contempla Marianne, nue. Tout les séparait. Et pourtant. Il pensa, pour la millionième fois à l'illogisme de l'existence, même si, quelquefois, elle œuvrait dans son sens. Enchanté par ses repas, matinées, journées, soirées, il se gorgeait de l'immense dose de bonheur et jouvence dispensée par Marianne. Elle comblait quelques trous du gruyère de douleur mélancolique qu'était son cerveau depuis le drame. Spontanée, elle cueillait les roses de la vie sans les massacrer, avec tact. Vieillard lucide il ne prétendait pas être au-dessus de ce qu'il avait tété. Cette singulière fille le surprenait. Elle n'allumait pas pour berner, ne véhiculait aucune revanche recuite de milliers d'années conduisant, à la castration, même symbolique, du partenaire. Elle le gratifia d'un baiser rapide, s'éclipsa.

À dix heures du matin il avait déjà avalé deux cafés corsés, sans sucre, trois verres de Cognac. Il buvait de plus en plus. Debout, il scruta le miroir encadré de chêne ciré aux formes torturées. Son reflet valida le discret sourire de ses lèvres minces. Il n'était pas narcissique. Qu'on lui accorde dix ans de moins l'indifférait. Gris, ses sourcils broussailleux s'effilaient sur les côtés. Des poils noirs ombrèrent ses oreilles pointues. Argentés, ses cheveux se dégarnissaient. Des fissures creusaient son front, ses pommettes, ses joues. Une flamme désenchantée, aux frontières de la colère, palpitait au fond de ses prunelles de basalte.

CHAPITRE 2

Il avait traversé plusieurs régions avant de couvrir les trois cents kilomètres l'amenant dans le Berry. L'habitacle hyperconfortable de sa voiture, son tableau de bord en bois précieux, ses sièges de cuir fauve tannés « à l'Anglaise », son matériel informatique sophistiqué, la hissaient roulotte de luxe. Quiconque désirait embrasser les grands espaces, rouler à l'infini, rallier l'inconnu, rêvait de partir de suite avec juste en la regardant.

Jouant les touristes, il rallia Nohant. Le soleil saupoudrait de reflets mouvants les feuilles tendres. Chênes vénérables, hêtres, noisetiers, châtaigniers abondaient. Champs de blé, maïs, luzerne, composaient une mosaïque colorée. Le manoir de Georges Sand, de deux étages, était modeste d'apparence. Deux dépendances le jouxtaient. Il apprécia la grande cuisine où officiaient jadis les domestiques, la chambre du premier où Frédéric Chopin nota l'essentiel de ses partitions, le bureau d'Aurore Dupin, dans lequel, en mille huit cent trente-deux, en plein hiver, elle écrivit son premier roman « Indiana ».

Dehors, un groupe de Japonais s'extasiait devant les cèdres et un couple de ginkgos bicentenaire. À l'issue de la visite il gratifia la jeune guide, étudiante en histoire, d'un généreux pourboire. Il aimait sa voix claire, son enthousiasme. Elle défendait l'œuvre, les options de pionnière de la dame de Nohant, son mépris des ragots et blasphèmes. Il déambula autour de la propriété. Vêtue très court, robe fuchsia, bonnet blanc à longues oreilles de personnage d'anime Japonaise sur le chef, une adolescente nippone, posait devant un grand if. Le portable futuriste de son compagnon l'immortalisait sous tous les angles.

Il salua tout le monde, alla à La Châtre, fenêtres ouvertes, se gara sur la place centrale, commanda une bière allemande Chez Marnie. Les consommateurs collés au bar ou assis dans de profondes banquettes le détaillaient, curieux. Chemises à carreaux, costards coûteux, s'interrogeaient : qui était ce nabab,

inconnu au bataillon, au véhicule de milliardaire ? Seul en terrasse il fuma un cigare. Une douce brise jouait dans ses cheveux, poussait une mèche rebelle sur sa tempe droite. Il la rabattait, tête baissée sur le journal emprunté au bar, le Boischaut Républicain. Passionnant.

On éradiquerait le covid, l'Europe négligeait ses paysans, la politique agricole commune bénéficiait aux étrangers, pas aux autochtones. Paris était cause de tous les maux. Sans oublier l'ENA, Bercy, les bourgeois-bohèmes, la couche d'ozone. Parti de loin, arrivé loin, il méprisait ce verbiage flattant la médiocrité, prenant dans le sens du poil un électorat potentiel. Il avait connu une douzaine de gouvernements, et alors ? Qu'est ce qui avait changé ? Tout et rien.

Amusé il regarda débouler une grappe caquetante de lycéennes. Certaines, attifées comme la nipponne de Nohant, jupes de couleurs violentes, chaussures à plateforme, cheveux roses, violets, rouges, argent, émeraude, jambes gainées de bas à larges résilles, riaient. Il retrouvait sa fille, Claire.

+

Une vague de picotements le traverse. Il a chaud, froid. Coton plein la tête. Des bouffées de...souvenirs ? rêves ? cauchemars ? s'imposent. Il est en Irlande avec Sylvie. Maison au bord de la falaise, mer immense, à ras des fenêtres. Ils sont nus, au lit. Soudain le voici tordu en huit dans une cage, tel le cardinal La Ballu. Au-dessous, la salle de torture. Sa femme offre Claire à un soldat. Dans les ténèbres un bourreau au masque de cuir ricane. Richard enrage, impuissant. Soudain tout s'évanouit, il vole, égaré en un orage dantesque, un éclair carbonise ses plumes, il tombe, tombe, tombe.

Claire est debout devant lui. Dans son dos les Alpes. À ses pieds une marmotte peu farouche grignote une cosse. La scène, champêtre, est d'une netteté hallucinante, surréelle. Il peut compter un à un brins d'herbe, pétales des fleurs sauvages, poils de l'animal. Claire a dix-sept ans. Elle étudie en école privée Suisse, est en vacances. Son visage emprunte peu de ses traits à sa mère,

elle a juste ses yeux, foncés. Une ardeur volontaire flamboie au centre de ses larges pupilles. Elle porte un pantalon moulant à bandes colorées, mauve et jaune, valorisant ses formes musclées, harmonieuses. Un blouson doré, genre couverture de survie, malgré ses plis, ne peut masquer la perfection de ses seins hauts perchés. Ils échangent un regard muet, longtemps. Il est fier d'être son père.

Puis.

Forêts mauves infinies. Des arbres, immenses champignons violets. Des hordes de rats déferlent à travers futaies, épineux, claies, yeux jetant des éclairs rouge, frôlant ses jambes chancelantes. Ils foncent droit, vers un lieu inconnu. Leur nombre décroît. D'un rocher cramoisi, envahi de mousse claire, vierge, sourd une fontaine. Sur son faite un oiseau, corps de renard roux ailé, bec ourlé de lèvres humaines, gros comme un vautour, l'apostrophe :

— On s'est cru malin, hein ? Sa voix lui évoque celle d'un aïeul.

— Pas plus que toi. Pourquoi ?

— À une question tu réponds par une autre, vieille ruse.

— On fait ce qu'on peut.

— C'est ça. Je porte en mon bec un fromage à ton avis ?

— Non.

— Bien vu, enfin. Dis-moi, quel effet ça fait, d'être au pied du mur ?

— Tu vas m'emm... longtemps ?

— Jusqu'à ce que tu dises la vérité.

— Sur quoi ?

— Tu sais. Ta duplicité. Tes mensonges.

— J'ai jamais trompé personne !

— Pas ta femme, c'est vrai. N'empêche. Tu n'as pas tué le roi, mais, par ta faute, justice n'a pas été rendue.

Il l'ignore mais il a hurlé.

Ça dure. Il tente d'ouvrir les paupières, en vain, perd la notion du temps, ignore l'époque où il vit, l'endroit où il gît. Suppose, puisque respirant, être, sans

doute, vivant. Glissements, craquements, murmures, virevoltent à proximité. Yeux clos, il ne souffre pas. Des flots étranges, ni rêves ni pensées précises, en spirales, caracolent en sa tête embrasée. Il saisit :

— Comment va notre magnat d'industrie ?

— Il émerge.

Blanc.

Il comprend. On parle de lui. Fugace conscience. Mouvements oculaires. Frémissement des membres. Une voix dit : « Evolution positive ». Il plonge de nouveau.

Blanc. Interminable hiver ponctué de rafales, d'éblouissements, frôlements, piqures. Rêves charriant d'improbables aventures, emplis de soldats, pendules, ponts détruits, duels, jusqu'à un alligator venu lui demander l'heure, un dinosaure discutant philosophie.

Il restera ainsi, alité plusieurs semaines. Sorti du coaltar il apprend avoir subi un accident vasculaire cérébral entraînant une paralysie partielle des membres, et faciale carabinée, côté droit. Quand il dispose d'un miroir il se tient de guingois, vacille, son visage lui évoque un Picasso. On est en Juillet. Son état de santé est bon par ailleurs, ses examens biologiques excellents, son cœur solide. Il suit une pénible rééducation fonctionnelle, se bat pour se rétablir. En phase de récupération consolidée, on le transfère.